

1860 - Et Nice redevint Française

Préface du romancier niçois Christian MARIA au recueil de nouvelles rédigées par les élèves de l'atelier d'écriture du lycée Honoré d'Estienne d'Orves qu'il a animé durant l'année scolaire 2009-2010



Le comté de Nice est une frontière, un croisement de frontières entre des influences politiques, culturelles, géographiques et climatiques. La présence d'une frontière est ancestrale. Les Romains faisaient aboutir la limite alpine des territoires italiens à la *Teste de Can*. La décadence de leur empire a fait naître, tout au long de l'arc alpin, une succession d'états, le Tyrol, les cantons Suisses, la Savoie, le comté de Vintimille, qui étendaient leur pouvoir sur les deux versants des Alpes. La dédition du territoire niçois au duc Amédée VII de Savoie, en 1388, a détaché la partie orientale du comté de Provence pour l'intégrer dans cette organisation médiévale de l'espace. En remontant dans les mémoires familiales d'hommes et de femmes issus de ce croisement de frontières on trouve encore, par lambeaux, l'identité que durant cinq siècles leurs ancêtres ont forgée sous la tutelle des Savoie. Trop pauvres, trop enfermés dans des vallées semi-closes, trop méfiants de leurs proches voisins, trop attachés à leurs libertés communales, trop socratiques aussi pour se lancer dans de folles aventures, les habitants du Comté ont suivi leurs princes jusqu'à ce qu'ils devinssent rois.

La royauté française n'a pourtant jamais cessé de les vouloir pour elle, 1543, 1691, 1705, 1742, marquent les combats avortés pour s'emparer de Nice et du Comté.

La Révolution entrée en conquérante aurait pu entraîner le Comté dans les bras de la France mais elle a suscité la méfiance d'un peuple qui avait horreur des excès politiques ; elle les a conduits à résister. Les Niçois, préférant toujours les évolutions aux révolutions, n'ont jamais été les fils de Robespierre. Ils ont apprécié la stabilité apportée par le premier Empire ; ils sont ensuite retournés avec bonheur vers leurs princes ancestraux ; Carlo Felice ne fut-il pas le roi sarde le plus aimé ? Ils auraient longtemps continué, tant la mémoire était forte, à vivre sous le pouvoir des Savoie si les maladroites politiques et la préférence de leurs dirigeants turinois pour le port de Gênes ne les en avaient détournés. La musique de la vapeur et l'expansion du commerce à l'occident du Var ont eu raison des mauvaises routes auxquelles leurs rois, occupés par l'unification de l'Italie, ne portaient plus qu'un intérêt lointain. Ils ont, en 1860, accueillis Napoléon III avec autant de cœur que leur bien aimé Carlo Felice. Ils ont massivement plébiscité le rattachement de leur territoire à la France, nullement froissés que tout se soit, en fait, décidé dans leur dos depuis Turin et Paris ; des siècles de disette avaient façonné leur humilité.

Le rattachement du comté de Nice à la France s'est fait dans l'allégresse et l'espérance d'une vie meilleure. Le peuple de Nice et des vallées s'est glissé avec volupté dans les emplois offerts par le tourisme qui avait, depuis le début du siècle, commencé à transformer la côte ; ce fut une première ouverture sur le monde. La République leur a appris à lire, à écrire et à compter. Elle les a forcés à abandonner leur langue, leur culture, la mémoire de leur passé. Elle a fait d'eux des Français.

Frédéric Mistral les a pris sous sa grande cape occitane comme des frères retrouvés après la trop longue parenthèse savoyarde. La Provence, d'Arles à Nice, a regagné sa frontière orientale.

La défaite militaire de la France contre la Prusse a fait ressurgir le débat sur l'italianité du comté de Nice ; elle a aussi posé mais trop tard, la lancinante question du séparatisme et de l'indépendance. En avaient-ils eu envie en 1860 ? L'idée de prendre en main leur destin, à l'instar des monégasques, ne paraît pas avoir recueillie leur adhésion et la seule personnalité internationale qui aurait pu l'imposer à Cavour et à Napoléon III, s'était détachée de sa petite patrie pour des horizons lointains ; Giuseppe Garibaldi, le grand artisan de l'unité italienne, n'a pas suffisamment aimé Nice pour la vouloir indépendante. Il est resté, de cette idée avortée, un particularisme qui a marqué durant plus d'un siècle les relations entre les hommes politiques niçois et le pouvoir parisien.

Les Diables Bleus, cinquante-cinq ans après l'annexion, ont abreuvé de leur sang les terres picardes et lorraines pour que vive la nation et c'est face à l'épreuve du feu que le racisme anti-niçois a culminé dans la légende de Dieuze où le XV^e Corps, décimé sous les bombardements, a été accusé d'avoir fui face à l'ennemi ; les sphères du pouvoir et la presse parisienne se sont acharnés en traitant les Provençaux de *Prussiens du Midi*. Tout ne s'est pas fait facilement mais le miracle économique auxquels aspiraient les hommes qui ont voté OUI en 1860 s'est finalement accompli. Leurs enfants ont appris les lettres, les mathématiques, les sciences, la technique, le commerce, la médecine, l'anglais le russe. Ils ont occupé des postes enviés par les générations encore liées à la terre, dans l'administration, l'hôtellerie, les banques, l'industrie.

La seconde guerre mondiale a de nouveau secoué la vie simple à laquelle les Niçois ont de tous temps aspirés. C'est aux cris de *Nizza-Nostra* et *Savoia-Nostra* que les *alpini* du roi Victor Emmanuel III ont engagé le combat contre la République Française. L'écrivain Curzio Malaparte a très tôt compris que la guerre alpine menée par le Duce pour conquérir Nice et la Savoie, considérés à Rome comme injustement séparés du Royaume d'Italie, était une ignominie qui faisait se battre des frères de terre et d'esprit.

Niçois, anciens et nouveaux, ils le sont tous, rassemblés en un territoire qu'ils aiment, le cœur un peu Savoia mais Français pour le meilleur et pour le pire. L'Europe, enfin, ils l'ont enfilée comme un gant oublié dans le tiroir de l'Histoire ; elle les a rapprochés du Piémont et de la Ligurie. Ce n'est pas nouveau ; le royaume de leurs princes, avec le Piémont, la Sardaigne, la Savoie et le comté de Nice, ne préfigurait-ils pas une petite Europe ?

Le cent cinquantième anniversaire du rattachement du comté de Nice à la France a le mérite d'analyser ces tumultueuses relations avec la distance que donne le temps dans une société prospère. C'est avec bonheur que j'ai accompagné Aymeric, Bénédicte, Bérangère, Eva, Feyrouz, Gilles, Jinane, Joyce, Morgane, Ophélie, Paul, Roy, Samantha, Sarah, Thomas, Tiffanie, élèves du Lycée Honoré d'Estienne d'Orves dans l'aventure de la plume. Ils ont remonté la pente du temps pour en cueillir des moments forts, des anecdotes qui ont ponctué la vie des niçois au XIX^e siècle ; ils y ont joint leur imagination pour créer un ensemble de nouvelles où les idées, les mœurs, les traditions et les espoirs de 1860 jaillissent de page en page comme les confettis de notre carnaval.



Images des Archives départementales du cg06